construction prépositionnelle. Mais cet emploi repose également sur l'équivoque inhérente au sens propre du datif, puisque de l'idée d'intérêt on passe facilement à celle de destination, que bien peu de distance sépare de celle de direction. D'autre part, le datif, en raison même de sa faiblesse, semble assumer les fonctions de supplétif à l'égard d'un assez grand nombre de constructions prépositionnelles. Sur tous ces points, nous manquons encore de recherches approfondies et méthodiques. Je me propose, dans une étude en cours, d'établir les conditions dans lesquelles alternent l'emploi du datif et l'emploi des prépositions *ad* et *in*, en y joignant une étude particulière sur le sens et la construction des verbes composés construits avec le datif. Ces recherches, si elles doivent aboutir à une certitude scientifique, devront être menées « en épuisant autant que possible les textes », comme le conseillait P. Lejay dans son compte-rendu du *De dativo latino* de Gustafsson (*Revue critique*, 1907, t. LXIII, p. 206), et en poursuivant assez loin les investigations, en tout cas jusqu'à Tacite. C'est seulement au prix d'un dépouillement long et minutieux que l'on pourra donner une réponse à un problème irritant qui intéresse autant la stylistique que la syntaxe.

R. Laborderie.

II

SAINT AUGUSTIN ET L'ENCYCLOPÉDISME PHILOSOPHIQUE

par H.-I. Marrou
Professeur à l'Institut français de Naples

Nous pouvons nous faire une idée précise de la culture intellectuelle de saint Augustin, de celle qu'il possédait réellement et aussi (car les deux choses ne sont pas identiques) de l'image idéale qu'il s'en faisait. Mais il importe de distinguer les périodes, car son point de vue a beaucoup varié.

Je présenterai ici[1] quelques observations sur ce qu'on peut appeler sa période « philosophique », qui va de sa conversion à son entrée dans le clergé d'Hippone. En adoptant un pareil terme, je ne prends pas parti dans la question disputée sur les rapports du christianisme et du néo-

1. Le lecteur voudra bien considérer cette brève note comme une simple « position de thèse ». J'y résume quelques-unes des conclusions que je pense établir dans un travail en voie de rédaction sur *Le problème de la culture intellectuelle chez saint Augustin*.

platonisme dans sa pensée à cette époque. Je veux simplement caractériser le type de vie intellectuelle qu'il a alors adopté. Rompant avec son passé, il renonce à son métier de rhéteur, de conférencier, et avec lui à un type de culture purement littéraire ; il consacre désormais toute son activité à la recherche philosophique, à la poursuite de la sagesse, *studium sapientiae*. Encore une fois, laissons de côté l'aspect religieux de sa « conversion » : sur le plan culturel, elle a été une conversion à la philosophie. Par là, saint Augustin nous apparaît comme l'héritier d'une longue tradition : depuis Isocrate et Platon, rhétorique et philosophie ont été les deux types rivaux de culture qui se sont disputé les esprits dans la civilisation antique. D'une manière générale, la rhétorique l'a emporté, mais le prestige de la vocation philosophique est resté grand, et nombreux sont les rhéteurs qui, comme Dion de Pruse, ont passé d'un camp à l'autre.

Mais quelle est la forme précise que prend pour saint Augustin cette culture philosophique? L'influence platonicienne et sa propre expérience le conduisent à présenter la philosophie comme le couronnement d'un long cycle d'études préparatoires qu'il estime absolument nécessaires[1]. Il n'a pas cru devoir élaborer un plan d'études original ; il préconise simplement l'adoption d'un cycle d'études devenu traditionnel, l'encyclopédie des *disciplinae liberales*. On sait en quoi elle consistait : à la base, une formation littéraire représentée par la grammaire, la rhétorique et la dialectique ; au-dessus, l'ensemble des quatre sciences mathématiques : arithmétique, géométrie, acoustique, astronomie ; saint Augustin couronne le tout par la philosophie.

A cet élément près nous avons là le *trivium* et le *quadrivium*, les Sept Arts libéraux de l'école médiévale. Mais il s'agit là d'une tradition scolaire qui remonte très haut, bien avant saint Augustin. Je crois[2] qu'il faut la dater de la période hellénistique, entre le IIIe et le Ier siècle avant J.-C. : l'encyclopédisme des arts libéraux représentait le programme d'une sorte d'enseignement secondaire, intercalé entre une éducation primaire (la *litteratio* de Varron, la *litteratura prima* de Sénèque) et l'enseignement supérieur, l'initiation aux grandes carrières libérales. Il est remarquable, en effet, que les arts libéraux apparaissent, bien avant saint Augustin, comme la préparation idéale à toutes les « cultures », à l'orateur (Cicéron), à l'architecte (Vitruve), au médecin (Gallien), aussi bien qu'au philosophe (Sénèque).

Ceci admis, il faut prendre garde au faux sens que nous commettons

1. Je ne parle ici que du seul aspect intellectuel du *studium sapientiae*; mais il faut retenir que deux autres aspects en sont inséparables, un aspect religieux et un aspect moral. La Sagesse exige non seulement l'étude, mais encore la prière et une vie vertueuse.

2. Je reprends et précise une hypothèse de Gwynn, *Roman education from Cicero to Quintilian*, p. 86.

en parlant à ce propos d'encyclopédisme. Le mot évoque pour nous l'image d'un cycle complet de toutes les connaissances humaines accessibles à une époque donnée ; mais c'est là un sens moderne[1]. Sans doute les Anciens, au moins à certaines époques, ont connu cette infinie curiosité que nous appelons esprit encyclopédique, mais ils se servaient pour la désigner d'un autre mot, *polymathie*. Ἐγκύκλιος παιδεία, au contraire, qui désigne proprement les arts libéraux, se rattache bien à κύκλος, mais de façon différente : c'est l'éducation, la formation « qui est en circulation », donc courante, commune...

Nous sommes conduits à souligner que l'encyclopédie recommandée par saint Augustin n'avait rien de « polymathique » ; un esprit formé par elle était loin de posséder une culture reflétant toute la richesse de la civilisation antique. Je note rapidement les principales lacunes :

a) Tout ce qui relève de la technique, des arts mécaniques. Au v^e^ siècle, il se trouvait encore un Hippias pour s'y intéresser, mais la culture antique, aristocratique et livresque, s'en était tout à fait détournée.

b) Les beaux-arts. L'idéal de saint Augustin est une culture scientifique, rationnelle ; il ne fait aucune place à l'expérience artistique. La présence de la *musica* dans le quadrivium ne peut faire illusion. Ce terme désigne non pas l'art méprisable de l'histrion et de la joueuse de flûte, mais une science, la connaissance théorique de la structure de la mélodie (théorie du rythme et de la gamme). Acoustique est un moindre contresens que musique pour traduire *musica*. Il y a bien chez saint Augustin une esthétique, mais sa théorie du beau n'est pas une justification de l'art, c'est une réduction de la sensation esthétique à des éléments rationnels et plus précisément mathématiques, c'est un moyen d'arracher l'âme à la séduction du beau sensible et de la ramener à la science.

c) Dans le domaine scientifique, exclusion des sciences de la nature (physique, biologie). Leur absence du programme des arts libéraux s'explique : à l'époque hellénistique, la *physica* fait normalement partie de la philosophie, dont elle constitue, comme la logique et l'éthique, une des trois parties essentielles. Mais en définissant comme il le fait la philosophie par *de Deo et de anima*, saint Augustin laisse tomber une bonne partie de ce programme. Il sera facile de montrer d'ailleurs que là aussi il ne fait que suivre une tendance bien représentée avant lui.

d) Omission aussi du droit et de la médecine, qu'on avait parfois comptés au nombre des disciplines libérales, mais qui, au IV^e^ siècle, ne sont plus étudiés que par des spécialistes et ne paraissent plus devoir jouer un rôle nécessaire dans la formation de l'esprit.

1. L'origine de ce sens moderne (cf. la forme *cyclopaedia*) semble devoir remonter aux humanistes allemands de la Renaissance.

Tel est le programme idéal de la formation du philosophe. Saint Augustin l'a-t-il pour son compte réalisé? Je crois qu'il faut répondre non. Il est loin d'avoir possédé tout le bagage qu'il décrit comme nécessaire. Il n'a eu des mathématiques du *quadrivium* qu'une connaissance bien imparfaite : ce n'est guère qu'en géométrie que je serais disposé à lui reconnaître quelque compétence ; il s'embrouille en arithmétique dès qu'il s'élève au-dessus de propositions très élémentaires ; je crois qu'il n'a jamais assimilé la technique des lois astronomiques ; enfin, en *musica*, il ne connaît que la rythmique : c'est qu'il l'a connue, sous le nom de métrique, en tant que grammairien, tout comme nos philologues.

En somme, sa véritable culture reste essentiellement littéraire ; c'est celle d'un rhéteur qui aurait de plus assimilé la dialectique. Il y a là un fait capital, par lequel la culture d'Augustin préfigure celle de ses lointains héritiers les scolastiques, penseurs formés comme lui par la dialectique et la grammaire bien plus que par les mathématiques.

Il faut maintenant considérer comment saint Augustin s'applique à faire servir ces connaissances à sa philosophie. Son « encyclopédisme », en effet, s'oppose à celui d'un Varron, par exemple. Il n'est pas curiosité pure, mais préparation à la philosophie. Pour continuer à établir des parallèles avec la pensée médiévale, il y a chez lui une *reductio artium ad philosophiam*. Elle s'opère de deux façons :

a) Les arts libéraux fournissent à la métaphysique des *argumenta certissima*. Je n'insiste pas là-dessus : tous les historiens de la philosophie augustinienne ont montré comment les vérités des mathématiques et de la dialectique sont mises en œuvre par Augustin pour résoudre les grands problèmes qu'il a alors débattus : problèmes de la vérité, de l'immortalité et de l'immatérialité de l'âme, etc...

b) Mais il y a un autre aspect moins connu : la pratique des arts libéraux constitue une salutaire gymnastique intellectuelle, *exercitatio animi*. Elle habitue l'esprit à se détourner du mirage des choses sensibles, à manier l'idée pure, à se mouvoir avec aisance dans l'austère climat de l'intelligible. De là ces exposés mathématiques qu'Augustin intercale dans certains de ses traités ; de là aussi le rôle qu'il fait jouer à la dialectique. Je crois être en mesure d'établir que le souci d'assouplir l'esprit du lecteur explique dans une large mesure ce qu'il y a de si déconcertant dans la composition des *Dialogues*, leur lenteur, leurs joutes dialectiques en apparence si vaines, leur verbalisme quelquefois...

Telle est cette culture philosophique, culture chrétienne sans doute dans la pensée d'Augustin, qui du moins n'est pas incompatible avec le christianisme, mais où nous retrouvons, jusqu'en ses préjugés et ses limites, l'héritage de la tradition scolaire antique.

H.-I. MARROU.